

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 13

Artikel: Boutades
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197484>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

celle-ci, qui amusa beaucoup ses amis, dans le temps. Ces messieurs parlaient de cette chose si difficile dans la vie de la façon dont un homme bien élevé devait s'y prendre, quand il s'agissait de rompre une liaison d'amour, lorsque les coeurs ne sympathisent plus.

Chacun émettait des opinions basées sur l'expérience.

— N'usez pas de la froideur, disait l'un ; rien n'attache une femme comme l'indifférence !

— Dans ces questions-là, disait un autre, il ne faut pas discuter, mais agir énergiquement et sans tarder.

— Tout cela est bien, dit Eugène Sue, mais je crois que j'ai trouvé mieux. Voici mon moyen. J'étais jeune et en plein succès ; je venais de publier un roman dont tout le monde parlait. Le hasard me fit rencontrer une femme du monde, une de ces espèces de demi bas-bleu qu'attirent les réputations de toutes sortes. Aussitôt elle devint follement amoureuse de moi, et les lettres commencèrent à pleuvoir. Comme, de mon côté, je ne ressentais, pour cette personne, que de l'indifférence, je répondis assez froidement pour me faire comprendre.

Rien n'y fit, pas même l'impolitesse. Je pris alors un grand moyen : je lui écris de venir me voir le lendemain à 10 heures du matin. Quelques instants avant l'heure fixée, je passai un gilet de serge rouge, je mis un tablier blanc, me coiffai d'une casquette écossaise à soufflet, me bouclai une brosse à frotter sous le pied, et je me mis un plumeau sous le bras.

Ma toilette était à peine terminée, qu'on sonna.

C'était ma visiteuse.

J'ouvris aussitôt.

Elle entra vivement sans me regarder :

— M. Eugène Sue est ici ? demanda-t-elle fièrement.

— Oui, madame, fis-je tout bas d'une voix implorante, mais gardez-moi le secret.

— Quel secret ! et elle leva ses regards sur moi.

— Ah ! fit-elle en ouvrant démesurément les yeux et avec toutes les marques de la plus violente surprise.

— Pardon, madame !... parlez plus bas, fis-je, en me rapprochant d'elle... que mon maître ne sache pas que je me suis fait passer pour lui auprès de vous ! Soyez généreuse.

Jamais, ajouta Eugène Sue, je n'ai vu un effet aussi complet, même au théâtre. La dame me regarda de la tête aux pieds avec une expression de mépris indiscutable et disparut avec une rapidité vertigineuse.

— Oh ! malheureuse, dit-elle, un domestique !

N'exagérons rien.

Il fait bon quand même trouver quelqu'un qui pense et dise encore un peu de bien du vin.

Qu'il est loin déjà le temps où le vin partageait avec l'amour les plus heureuses inspirations des chansonniers !

L'amour est resté en faveur, et pourtant il a aussi ses dangers. Le vin n'a pas eu cette chance.

Ce n'était point assez du mildiou, de l'oïdium, du phylloxéra, il s'est encore trouvé des hommes — les ingratis ! — pour crier haro sur le baudet et le charger d'une foule de méfaits dont il est pourtant bien innocent.

Ce pauvre vin ! Est-ce sa faute à lui si nous ne savons pas profiter dans une sage mesure des trésors de gaieté, d'abandon, de générosité qu'il nous offre ? Nous abusons ; il se venge. Rien de plus juste. Et si sa vengeance est cruelle parfois, nous ne devons nous en pren-

dre qu'à nous-mêmes. Notre volonté, le souci de notre dignité ne sont-ils pas là pour nous retenir sur la pente ?

Si, malgré cela, il est des gens qui ne sont pas sûrs d'eux-mêmes, ils font bien de s'abstenir. C'est leur droit. Nous ne saurions les blâmer, au contraire. Tout ce que nous leur demandons, c'est d'en agir de même avec ceux qui boivent le vin et surtout de ne point se venger, sur le dos d'un pauvre innocent, des privations que leur impose leur faiblesse.

Qu'ils nous laissent tranquillement boire notre verre de vin sans nous menacer de toutes les calamités du monde, de toutes les horreurs de l'enfer. Est-ce que nous les chicanons ? Nous les laissons à leur thé, à leur sirop et même à toutes ces mixtures inventées pour permettre à l'homme de s'abandonner sans danger à ses faiblesse. Car on boit aussi beaucoup chez les abstinents et tempérants de toutes les écoles. On y boit souvent, comme ailleurs, pour le seul plaisir de boire. Et, parce que, à ces excès, ces messieurs ne risquent qu'une mauvaise indigestion, en sont-ils plus excusables ?

On peut déjà prévoir le moment où la nécessité se fera sentir d'une nouvelle société : « La société contre l'abus des boissons alcooliques ou non. »

Peut-être, est-ce par là qu'on aurait dû commencer. C'est en effet les excès et non l'usage qu'il faut combattre.

Cela dit, nous croyons pouvoir, sans scrupule, reproduire la charmante pièce de vers que voici. Nous l'empruntons à la *Revue de Belles-Lettres*.

O ma Muse rieuse et qu'un rien amuse,
Toi qui fais gais mes vers et légers mes discours,
Toi que suit pas l'étudiant qui muse
Par les sentiers fleuris qui l'éloignent des cours,
O ma Muse rieuse et qu'un rien amuse,
Laisse là les plaisirs, le rire et les amours.

De Bacchus outragé viens défendre la cause
Chez les Bellettriens navrés qu'on puisse voir
Au milieu d'eux, sous le gai sapin vert, s'asseoir,
Etudiant déchu, le Temprant morose.

Chante l'Eté qui mûrit le raisin vermeil,
Qui dore des coteaux la récolte pendante,
Qui fait ployer le cep sous la grappe odorante
Et qui des grains gonflés fait des grains de soleil.
Chante l'Automne aussi quand les filles robustes
Sous les pampres épais engageant leurs bras nus,
Et la serpe à la main cueillant les fruits charnus,
Vers le sol généreux courbent leurs jeunes bustes.
Quand, pesamment chargés, les garçons au pas lourd,
Pour oublier le faix qui meurtrit leurs épaules,
Chantent de gais refrains, disent des gaudrioles
Ou glissent à leur blonde un petit mot d'amour.
Chante ces deux saisons, car le vin qui pétille,
Empruntant sa chaleur ici, là sa gaiété,
Dans ses reflets, garde un peu du soleil d'été,
Dans son glouglou joyeux, le rire d'une fille !

O vin, précieux dépôt légué par nos aïeux,
Source sainte où puisa notre verve gauloise,
Méprisant du Teuton la pesante cervoise,
Vin odorant, plaisir du goût, plaisir des yeux,
Continue à verser ta force dans nos veines,
A prêter ton fumet subtil à nos pensers,
A donner ton ardeur féconde à nos baisers
Et ton ivresse même à l'oubli de nos peines.

Lausanne, V. F.

OPÉRA. — En même temps, nous reviennent le printemps et la troupe d'opéra, toujours impatiemment attendus. Comme pour les deux dernières saisons, la direction est au Comité du Théâtre ; l'administration et la régie, à M. Mercier. C'est déjà la moitié du succès. Des artistes, en particulier, on dit grand bien et, au point de vue de l'ensemble, nous n'aurons, paraît-il, jamais eu de meilleure troupe. — L'opéra-comique fera presque tous les frais du répertoire. On nous promet aussi quelques représentations de grand opéra et, parmi celles-ci, des nouveautés pour Lausanne, entr'autres, *Sam-*

son et Dalila, de Saint-Saëns. — La première représentation aura lieu vendredi prochain 7 avril ; au programme, *Faust*, de Gounod, une vieille connaissance, mais une bonne. — On s'inscrit chez MM. Tarin et L.-O. Dubois.

Boutades.

Berlureau, venu à Paris pour la Mi-Carême, se promène avec un ami :

— Que signifie, dit-il, cette inscription : *English spoken here*, qui est sur la vitrine de ce café ?

— Cela veut dire : Ici on parle anglais.

— Alors, n'enfrons pas dans ce café, car nous ne savons l'anglais ni l'un ni l'autre.

Entendu aux courses de Longchamp :

— Comment pouvez-vous aventurer 20 francs sur un cheval, vous, un ouvrier, tandis que moi, qui ai de la fortune, j'hésite à risquer cent sous ?

— Mais, monsieur, si j'étais riche, moi, je ne parierais pas du tout.

Toto n'a pas été sage et, après correction, son père lui dit :

— Si je te punis, crois-tu que c'est pour mon plaisir ?

Toto s'essuyant les yeux :

— Pour le plaisir de qui, alors ?

M^{me} Eugénie de la Bastille éprouve le besoin de se rafraîchir. Elle appelle sa bonne, arrivée depuis peu de la campagne :

— Descendez au café en face et dites qu'on m'envoie de suite un soda...

La bonne, devenant un peu rouge :

— C'est pas la peine ; il y en a justement un dans ma cuisine.

On raconte qu'une cantatrice, très en vogue en Amérique, se présente l'autre jour à un bureau de poste de New-York, pour retirer des lettres. L'employé lui demande des pièces d'identité. Elle les avait oubliées chez elle.

— Oh ! cela ne fait rien, répondit-elle. Je suis très connue ici ; je suis M^{me} B...

— C'est le règlement, mademoiselle, lui répliqua poliment l'employé. Toute femme peut dire qu'elle est M^{me} B...

— Mais elle ne peut pas le prouver, interrompit avec vivacité la diva, tandis que moi, je le prouve !

Et, joignant la parole au geste, elle commença à chanter la *Traviata* de sa plus belle voix.

Public, receveurs, employés, facteurs et petits télégraphistes se précipitèrent autour de la cantatrice, pour mieux l'entendre.

— Cela suffit, lui dit l'employé après l'audition, et il lui tendit ses lettres.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factions. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Faire-part.

MENUS ET CARTES DE TABLE

OCCASION [Les grands stocks de marchandise pour la Saison d'automne et hiver, telle que :

Etoffes pour Dames, fillettes et enfants,

dep. Fr. 1 — p. m.

Milaines, Bouxkins, Cheviots p' hommes » 2 50 »

Coutil imprimé, flanelle laine et coton » 45 »

Cotonnerie, toiles écrues et blanchies » 20 »

jusqu'aux qualités les plus fines sont vendues à des prix

excessivement bas par les Magasins populaires

de Max Wirth, Zurich. Echantillons franco. E

Adresse : Max Wirth, Zurich.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.